



Entretien
Jan Rok Achard

L'invitation à la liberté

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Il a le langage fleuri de son Québec et la profondeur du regard de ceux qui en ont vu tant et tant. Comme l'avait joliment défini 2 rien merci, il fut l'aiguilleur du ciel de la dernière édition de *Libertés de séjour*. Celui qui posa les questions et mit le doigt sur les brûlures. La pertinence de ses réflexions nous donna l'envie de l'accueillir dans ces *Cahiers*.

Accompagnateur de Jacques Brel et d'Yves Montand, fondateur de l'école nationale de cirque de Montréal, référence internationale pour l'enseignement de cet art, Jan Rok Achard travaille dans le monde entier et habite à Montréal.

Jan Rok Achard
vendredi 26 mars 2010
à 16h13 au Channel

Photo Michel Vanden Eeckhoudt

Régisseur de scène, responsable d'écoles d'art, consultant: vous avez toujours travaillé à favoriser la rencontre des artistes avec le public. Qu'est-ce qui vous paraît aussi extraordinaire dans l'art qui mérite qu'on lui consacre une vie ?

Ma mère était chanteuse professionnelle. Elle avait une voix sublime qui est venue me chercher au plus profond de moi-même, dans mon trognon, qui m'a ébranlé dans mes soubassements. Étrangement, je n'ai entendu cette voix d'or qui était celle de ma mère qu'à la radio. J'ai pu l'imaginer, lui donner le visage, les couleurs émotives que je voulais.

Le chant me donnait cet espace-là. Quand je l'ai rencontrée ensuite en personne, cela n'existait plus.

J'ai été bouleversé que cette émotion, qui venait me chercher au plus profond de mon âme, à travers un minuscule haut-parleur de radio au son complètement déficient, naisse du chant d'une personne qui était si différente dans la réalité.

J'ai été bouleversé que cette émotion, qui venait me chercher au plus profond de mon âme, à travers un minuscule haut-parleur de radio au son complètement déficient, naisse du chant d'une personne qui était si différente dans la réalité. Je pense que cela a été déterminant. J'ai voulu me consacrer à l'art car il me donne tellement de place, offre tant de possibles par rapport à la simple réalité.

Mon dévouement à l'art n'est pas seulement un choix mais aussi un destin. Je ne suis d'ailleurs en aucun cas un fabricant d'art. Je suis un amoureux de l'art, un passionné, un coach. Mon utopie est d'accompagner celui qui a le talent de créer. J'ai voulu tout faire pour permettre au rêve des artistes d'exister; maudit comme je m'y suis investi. Moi qui avais échoué dans ma scolarité, j'ai pu ainsi, en dirigeant l'école nationale de cirque du Canada, donner un cadre, une forme, dans lesquels les artistes pouvaient s'épanouir. À soixante-sept ans, je ressens toujours la même envie de faire tout mon possible pour créer les conditions les plus favorables à la rencontre de l'art.

Pourquoi avoir fait le choix de vous consacrer particulièrement aux arts du cirque ?

Le théâtre est l'art de tricher, de faire semblant.

Il est passionnant par tous les intermédiaires qu'il mobilise – décorateurs, metteurs en scène, costumiers... – mais le cirque ne donne pas de place au faux-semblant. Il est impossible de faire une colonne à trois virtuelle, de faire semblant de jongler. Au cirque, il est également possible de se tromper: on peut chuter. Sur la piste, l'ordinaire être humain peut donner l'impression d'être extraordinaire: il peut voler, devenir Icare, faire rêver. Par ailleurs, le cirque impose, dans sa forme classique, une vision à 360°: le dos, le profil comme la face doivent parler. C'est un beau défi. L'éloquence ne se trouve pas seulement dans la manière de dire un texte mais dans une intention, dans une présence totale. Il y a plus qu'un grand plaisir dans le cirque: c'est de la luxure.

Pourquoi la compagnie 2 rien merci vous a-t-elle invité à participer aux *Libertés de séjour* ?

Mon lien avec 2 rien merci s'est noué avec Jérôme Bouvet, un des cofondateurs de la compagnie, qui a passé un certain temps à l'école nationale de cirque de Montréal alors que j'en étais le directeur. Dans les années 2000, alors que j'avais quitté l'école, Jérôme est revenu me voir en me disant: *Tu as quitté une cause, maintenant tu es libre. J'aimerais essayer de voir ce que nous pourrions faire ensemble.* Pendant plusieurs mois, nous avons conçu de A à Z ce que serait pour nous la compagnie de cirque de nos rêves, autour de l'idée d'aller à la rencontre des autres. Cela suppose une vie de nomade, en caravane, dans la tradition foraine, mais aussi que des gens ne viennent pas seulement voir ce que l'on fait. Il s'agissait de donner une place à une expression artistique locale et régionale. Il y avait comme deux volets à notre existence: créer une œuvre et la proposer avec tout l'arbitraire de l'art, mais également donner un espace physique dans lequel les gens pourraient s'exprimer avec leur propre culture, leur propre langage, qui pouvait être écologique, horticole, environnemental. Nous souhaitions que dès l'instant que nous nous déplaçons dans un village, nous puissions en devenir des citoyens à part entière durant la période pendant

laquelle nous étions là en leur demandant de contribuer. Ce projet, *le Moulin à cirque*, n'a pu voir le jour à Québec en raison des contraintes économiques. 2 rien merci a quitté le Québec et, en répondant à l'invitation faite par le Channel dans le cadre des *Libertés de séjour*, j'ai l'impression de voir notre utopie se réaliser. L'idée de carte blanche proposée par Francis Peduzzi, le directeur du Channel, est très audacieuse. Elle dépasse mon entendement car nous avons tellement l'habitude de vouloir tout maîtriser, pour ne pas dire contrôler, dans ma culture nord-américaine. Quelle plus belle invitation que *je vous invite à être libre*? Il y a pourtant une contradiction dans cette maudite belle invitation puisque l'accepter signifie un engagement. Comment s'engager à être libre? Nous sommes accueillis, logés, nourris, rémunérés pour être libres. Il me semble qu'il s'agit plutôt d'offrir du temps et de l'espace dans lequel conquérir sa liberté, ou du moins de tenter de le faire. La liberté est pour moi un acte de conquête au quotidien. Elle ne peut jamais être considérée comme acquise. J'ai tendance à nourrir une méfiance à l'endroit de ceux qui prétendent offrir la liberté. Tout au plus peuvent-ils en faciliter la conquête. L'invitation du Channel est pourtant si sincère, si authentiquement généreuse, qu'elle a de quoi exciter les neurones, stimuler les méninges. L'effet fut immédiat chez moi. Nous avons pris le risque de conquérir notre liberté avec les artistes, avec le Channel, avec le public.

Comment conquérir sa liberté dans le cadre nécessairement défini d'une manifestation telle que *Libertés de séjour* qui s'inscrit dans une durée et dans un lieu ?

La présence de 2 rien merci est en soi paradoxale puisqu'elle se dit foraine et que le forain exclut par définition le lieu déterminé. L'artiste forain crée lui-même son espace dans la rue, en traçant un cercle de craie qui indique des limites dans lesquelles il accueille les autres. Le forain est par essence spontané: il s'installe de manière anarchique dans les villes. Il était donc intéressant de réfléchir à cette contradiction de garder l'esprit forain dans un lieu dédié

à l'art. Il me semble que le Channel a travaillé autour de cette utopie de faire que la rue redevienne un espace d'expression publique. En lisant l'histoire du Channel retracée par Anne-Marie Fèvre aux éditions Actes Sud¹, j'ai perçu une fabuleuse ode à la guerre dans sa démarche d'appropriation. Le Channel est allé là où les citoyens se trouvaient, allant même jusqu'à l'envahissement de l'espace avec les parades du Royal de Luxe, pour se donner le droit d'exister. Dans mon utopie, je souhaiterais que le Channel soit hégémonique sur l'ensemble du territoire, qu'il gère aussi le cinéma, le théâtre municipal... Non pas dans un souci de monopole mais pour signifier qu'il existe bien des manières de proposer de l'art pourvu qu'il garde un côté alternatif, marginal, généreux, qu'il aille à la rencontre de l'autre dans toute sa diversité. Il ne s'agit pas d'imposer un goût unique. L'essentiel est que l'art ne soit pas une industrie comme ces maudits disques de Céline Dion que je peux trouver à l'identique dans tous les pays du monde. En allant voir *Moulin cabot*, j'assiste à chaque fois à une représentation différente. Cette effervescence, cette remise en cause permanente, me semblent le moteur fondamental. L'art n'est pas unique, ni dans sa production ni dans sa consommation. Il est un état d'esprit, une vision politique.

Au terme de trois semaines de présence, quelle analyse faites-vous de la manière dont le Channel propose l'art ?

Dans ma vision québécoise, un *channel* est un lieu géographique par lequel on passe: on peut y entrer et en sortir. La scène nationale de Calais qui porte ce nom est aussi un lieu de passage au sens artistique du mot qui va au-delà du simple canal: c'est un lieu qui laisse des traces. On y trouve quelque chose de plus que dans la plupart des structures culturelles. Habituellement, j'achète mon billet, arrive au théâtre dix minutes avant la représentation, consomme

Quelle plus belle invitation que *je vous invite à être libre*? Il y a pourtant une contradiction dans cette maudite belle invitation puisque l'accepter signifie un engagement. Comment s'engager à être libre ?

1 - Anne-Marie Fèvre, *Le Channel / Histoire de construire une scène nationale / Calais*. Éditions Actes Sud, 2008

Il y a cette espèce de dichotomie entre la liberté de celui qui est un fabricant d'art au moment où il pose son geste et le fait qu'une fois posé le geste ne lui appartient plus : c'est cela pour moi le côté exceptionnel.

le spectacle, reprend mon manteau et c'est terminé. Au Channel, on peut mettre de côté cette culture de la consommation, du fast-food artistique : je rentre, je vois, je sors. Il nous donne du temps pour prendre le temps de profiter, ici et maintenant, de la présence des uns et des autres, pour aller à leur rencontre, pour se dire avec des silences éloquentes ou des mots prénants. Cela crée une synergie, une sorte de boucle. Je suis venu avant le spectacle et j'ai pu manger, rencontrer, me préparer de je ne sais trop quelle manière. Il y a eu le pendant du spectacle durant lequel on ne sait jamais trop ce qui arrive. Et puis l'après : la possibilité de rencontrer ou non ceux qui ont fabriqué ce qui a été montré, l'opportunité de parler ou non du spectacle, de parler de nous autres sans urgence de reprendre sa voiture sur le parking. Cette dimension conviviale, cet environnement facilitant par rapport à l'art a été pour moi un énorme choc. Le rapport à l'art prend une dimension de qualité de vie. Aujourd'hui, on se fige devant un écran de télévision, on s'obsède pendant des heures sur un écran d'ordinateur. Cela donne l'impression d'être interactif mais ce ne sont jamais que des machines. L'art vivant avec un avant et un après me semble un repas complet.

Cette démarche ne risque-t-elle pas de réduire le spectacle à un prétexte mis sur le même plan que l'ambiance, les rencontres ? L'art ne perd-il pas son caractère extraordinaire qui est de nous faire prendre du recul par rapport à nous-mêmes et à notre quotidien ?

Dans une ville, il y a des arbres, des fleurs ; quelquefois de beaux arbres et de belles fleurs que je peux passer des heures à regarder, à sentir, à toucher. Ce sont des cadeaux de la nature mais pas des œuvres d'art. Je peux voir des symboles dans l'arbre si mon imaginaire est un peu fertile, je peux lui faire dire des choses mais je suis déjà en train de le transformer, je suis déjà dans un processus artistique. Quand on

regarde comment certains poètes, romanciers ou peintres se sont emparés de la nature, on réalise qu'ils n'en proposent jamais une copie conforme. L'art suppose une transposition, un regard, un langage différent qui veut atteindre et toucher. L'exception est dans la substance même de l'acte artistique. Je peux faire un trait noir et je peux faire des dessins. Cela se peut que ce ne soit pas beau mais, si j'ai une intention, je suis au-delà de l'arbre qui a de belles feuilles jaune et rouge ou de la plante violette. Je pose le geste avec liberté et je m'avance vers quelqu'un dans la rue, sur une place publique, dans un théâtre ou une galerie et je lui dis *je t'expose ma liberté*. Curieusement ma liberté devient la sienne au moment où je l'expose car il va en faire ce qu'il veut. Il y a cette espèce de dichotomie entre la liberté de celui qui est un fabricant d'art au moment où il pose son geste et le fait qu'une fois posé le geste ne lui appartient plus : c'est cela pour moi le côté exceptionnel. Je suis très méfiant par rapport à tous ces festivals qui prolifèrent en France : combien utilisent l'art comme un prétexte, comme instrument d'attraction touristique ? Ce n'est pas le cas ici. Il s'agit de proposer des moments qui ne sont pas obligatoires. La dimension de choix du spectateur est fondamentale : il peut refuser la proposition. Cela suppose une capacité à toujours se remettre en question, à sans cesse s'interroger sur ce que l'on offre et à qui. Je suis frappé, avec toutes les réserves de mes modestes observations, par la relative absence des jeunes dans le public. De ceux qui sont déjà capables d'acheter un paquet de cigarettes ou de faire de belles petites affaires de jambettes en l'air avec leur copine. Ils sont en âge de prendre des décisions. Comment le Channel va-t-il les chercher ? Quel travail avec les étudiants, les futurs enseignants ? S'ils ne sont pas imprégnés d'art, comment pourront-ils le transpirer avec les futurs élèves qui leur seront confiés ? L'enjeu est fondamental car les jeunes sont le public de demain. Il ne s'agit pas de former un nouveau public assurant la relève économique mais plutôt de donner la liberté à des individus de choisir, en toute connaissance de cause, de recevoir ou non les propositions artistiques, de les vivre. Donner à autrui la place pour conquérir sa liberté : ce chantier à jamais inachevé est un des plus beaux défis que je connaisse.

Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :

- | | | | | |
|----------------------|----------------------------|--------------------------|----------------------|---------------------|
| 1 François Guiguet | 10 Jean-Claude Gallotta | 19 Jean-Luc Courcoul | 26 Peter De Bie | 34 Daniel Conrod |
| 2 Loredana Lanciano | 11 François Delarozière | 20 Arnaud Clappier | 27 Guy Allouche | 35 Ariane Ascaride |
| 3 Pippo Delbono | 12 Pascal Comelade | et Guillaume Poulet | 28 Liliana Motta | 36 Jean Kerbrat |
| 4 Leïla Shahid | 13 Anne Conti | 21 Jules Étienne (Julot) | 29 Amandine Ledke | 37 Fabrice Lextrait |
| 5 Gilles Taveau | 14 KompleXKapharnaūM | 22 Paola Berselli | 30 Sébastien Barrier | 38 Jérôme Bouvet |
| 6 Johann Le Guillerm | 15 Jacky Hénin | et Stefano Pasquini | 31 Francisco Jorge | et Yann Servoz |
| 7 Denis Declerck | 16 Francesca Lattuada | 23 Laurent Cordonnier | 32 Loïc Julienne | 39 Reine Prat |
| 8 Alexandre Haslé | 17 Bernard Stiegler | 24 Léa Dant | et Patrick Bouchain | |
| 9 Hugues Falaize | 18 Michel Vanden Eeckhoudt | 25 Sébastien Réhault | 33 Francis Peduzzi | |